

Vie mémorable et mort funeste de Messire Othon de Grandson : (histoire romanesque d'après une ancienne chronique du Pays-de-Vaud) : [suite]

Autor(en): **Othon, de Grandson**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **45 (1907)**

Heft 24

PDF erstellt am: **13.09.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-204306>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Ces gens se mirent à ravager les deux trottoirs. Les uns brisaient le bitume en mille morceaux qu'ils accumulaient en tas; les autres enlevaient les dalles à grands renforts de pelles. Puis, des deux côtés, des terrassiers se mirent à creuser, éventrant tout.

Ensuite, après avoir posé quelques petites barrières et de minces lanternes, le long de leurs gravats, ces hommes s'en allèrent pour deux ou trois jours.

Les négociants du rez-de-chaussée et les habitants des étages commencèrent à s'inquiéter.

— Qu'est-ce qu'on fait donc ?

On leur répondit :

— Ce sont les tubes pour l'électricité qu'on vous pose.

Ils furent rassurés.

Au bout de trois jours, on vint poser les tubes. Ce fut une joie dans le quartier.

Quand les tubiers eurent posés leurs tubes, ils s'en allèrent. La rue n'était qu'un vaste trou, encombré de dalles, de vieux cailloux, de gravats.

Au bout de trois jours, les bitumiers, les zingueurs-plombiers, dalliers et maçons revinrent, accompagnés des terrassiers, des hydrographes et de quelques arpentiers.

Après de longs pourparlers, ces gens remirent en état les deux trottoirs. Il fallut huit jours pour resceller les dalles en place, et encore demeurèrent-elles un peu branlantes. Il fallut dix jours pour reconstituer le bitume, le sécher, le rendre apte enfin à supporter les passants.

Les négociants du rez-de-chaussée se félicitèrent mutuellement sur la définitive beauté de leur rue.

Ils comptaient sans le service des eaux.

Celui-ci apparut sous la forme d'un jeune ingénieur qui, aidé de quelques sous-ingénieurs et de plusieurs hydrographes subalternes, vint constater que les tubes électriques avaient endommagé les conduites d'eau.

Il fallait vérifier. Alors revinrent les bitumiers, zingueurs-plombiers et puisatiers d'un côté, tandis que les dalliers, maçons et terrassiers allaient de l'autre.

On redéfonça les trottoirs, on remit de petites lanternes le long des talus de gravats, on réinstalla quelques minuscules barrières.

On attendit trois jours. Alors le service des eaux envoya une équipe qui examina avec attention les dégâts à réparer. L'équipe, après avoir vu, s'en alla. Trois jours après, elle revint avec de nouveaux terrassiers spéciaux et pleins d'ar-

deur, qui se mirent à tarauder le sol en tous sens. Ce fut une frénésie. La rue devenait fondrière.

Les habitants tremblaient pour leurs immeubles, suspendus sur un abîme noir et nauséabond. « Quand aura-t-on fini ? » demandaient-ils timidement.

L'ingénieur terrassier, comme le zingueur-plombier, répondait : « Nous profitons de la belle saison ».

Les habitants se résignèrent.

Puis, tout se ferma, et de nouveau les bitumiers vinrent remettre leur bitume, et les dalliers leurs dalles. On respirait.

Les habitants se félicitaient avec une naïveté touchante. C'était fini, bien fini.

Quelle ne fut pas leur stupeur, lorsqu'ils virent apparaître de nouveaux ingénieurs (cette fois ingénieurs du gaz), des bitumiers, des dalliers, des paveurs qui examinèrent la rue avec cet air à la fois profond et dédaigneux qu'ils savent si bien prendre.

Les bitumiers démolirent pour la troisième fois le trottoir de gauche, les dalliers, le trottoir de droit. Les terrassiers firent des trous étroits et longs. On posa des lanternes. Puis tout ce monde s'en alla pour trois jours... Trois jours ! toujours !

Alors on posa des tuyaux pour le gaz. Puis revinrent les bitumiers et les dalliers pour recouvrir le tout.

Le bitume de gauche était un peu montagnueux, les dalles de droite formaient un peu l'escalier. Mais les habitants ramollis et aphones se disaient : « C'est fini !... Fini ! »

Et c'est ainsi dans toutes les villes. O citadins privilégiés !

Un pèlerinage patriotique. — Jadis, à certaines dates, de tous les points de la chrétienté, les pèlerins accouraient nombreux à la Cathédrale, pour présenter leurs pieux hommages à Notre-Dame de Lausanne, dont le prestige était grand.

Ce soir et demain, non moins nombreux seront les pèlerins qui monteront à la Cathédrale pour revivre en un solennel recueillement l'une des plus belles heures de notre histoire, celle où le peuple vaudois tout entier célébrait, par une manifestation grandiose, sur la place de Beaulieu, le centenaire de son existence politique.

Les cœurs ne tressaillent-ils pas au seul mot de « Festival » ? Aussi, depuis une semaine, les billets s'enlèvent rapidement pour les deux concerts organisés par le *Chœur d'hommes* et l'*Union chorale* et auxquels prendront part, outre ces deux sociétés, le Chœur mixte, l'Orchestre symphonique renforcé,

le ciel de rendre à la vie celle qui ne doit plus exister pour lui ; et l'excès de sa douleur, anéantit chez ceux qui l'environnent tout autre sentiment que le sien.

Pendant la dame de Monfaucon parvient à modérer ces agitations, en lui faisant observer que la malade qui reprend peu-à-peu l'usage de ses sens, doit avoir le plus grand besoin de repos. Grandson consent à s'éloigner avec le baron de Belp ; et Catherine revenue à elle-même, saisit le premier instant où elle se voit seule avec la respectable parente d'Othon, pour décharger dans le sein de la confiance, le poids dont son cœur est oppressé.

« Elle ne rougit point de l'avouer ; destinée à Grandson depuis l'enfance, et voyant un héros dans son amant, elle n'apprit à chérir l'existence que pour lui. La vie est désormais un fardeau, qu'elle n'envisage pas sans effroi ; le tems du bonheur est passé, et l'amour ne peut plus être qu'un tourment. Toutefois, elle en exige encore une preuve. Si Grandson veut avoir quelque égard à sa prière, si son honneur lui est aussi cher qu'elle se plaît à le croire, si elle n'a pas perdu tous les droits qu'elle eut sur son cœur, il lui doit la liberté de Gérard... à ce prix, elle consent à le voir encore, elle recevra même ses adieux. »

On prévoit la réponse du malheureux. Les volontés de Catherine sont pour lui des loix ; mais la prudence ne permet pas que la délivrance de Gérard précède l'arrivée de son épouse au château

de Mulhouse et un grand nombre de participants aux fêtes inoubliables de 1903, en tout, 500 exécutants.

A la direction, le compositeur, M. Jaques-Dalcroze, lui-même. Comme solistes, Mme Troyon, Mlle Luquiens, MM. Troyon, Böpplé, Saxod, si chaleureusement applaudis en Beaulieu.

Ce soir, le concert commencera à 8 h. ; demain, dimanche, à 2 ½ heures.

Les écrivains en herbe. — Un vieux maître d'école communique à l'*Educateur* les extraits suivants de compositions d'enfants :

— Le merle est de taille noire.

— On tue l'âne pour en faire des tambours.

— Ils virent deux yeux de feu : c'était un loup qui s'aiguissait les dents.

On peut se tromper de ça ! — Le juge de paix au gros Niobet du Pré-aux-Meules :

— Votre voisin jure qu'il ne vous a jamais traité de charavoute.

— Peut-être bien, monsieur le juge, mais d'habitude le monde me crie toujours : charavoute !

Une botaniste en herbe. — Mlle Lucy, jeune pimbêche, prend sa première leçon de botanique.

— Ceci, lui dit son professeur, est une plante de tabac.

— Ah ! fait-elle, et à quel moment se met-elle à produire des cigarettes ?

La pluie et le beau temps.

LES baromètres les plus sûrs ne sont pas toujours ceux que nous fabriquons. La nature nous en fournit de nombreux, dont les indications, si nous voulons bien prendre la peine de les observer avec quelque attention, sont des plus précieuses et trompent rarement.

Voyons un peu les animaux, par exemple. Avant la pluie, les hirondelles rasent la surface du sol. Les lézards se cachent. Les oiseaux lustrent leurs plumes. Les mouches piquent fortement. Les poules se grattent et se vautrent dans la poussière. Les poissons sautent hors de l'eau. Les canards et les oies battent des ailes, crient et se baignent. Les bêtes à cornes mettent le nez au vent pour aspirer l'air, puis se rassemblent en troupeaux aux angles des prairies ou à l'ombre, en plaçant leur tête en arrière du vent. Les moutons quittent le pâturage avec regret. Les chèvres choisissent les lieux abrités. Les ânes braient longuement et fréquemment,

d'Estavayer. Aussitôt qu'il la verra établie dans ce manoir odieux, la tour d'Aubonne s'ouvrira pour son captif... faut-il, hélas, que Catherine ait de tels ordres à lui donner ?

L'instant du départ est fixé à trois jours de là. Le sire et la dame de Monfaucon doivent accompagner Catherine dans sa nouvelle demeure, et rester auprès d'elle jusques à l'arrivée du sire d'Estavayer. Au moyen de cette attention, le séjour qu'elle a fait dans leur château, semblera un hommage volontaire rendu au parrain de son époux ; et la captivité momentanée de celui-ci, ne paraîtra au public que la punition d'avoir conseillé à Guillaume l'enlèvement de Clémence.

Ces mesures eurent tout l'effet qu'il étoit permis d'en attendre ; et le nom de Catherine ne fut pas même prononcé dans les conjectures qu'on fit alors sur l'objet d'une querelle, dont l'éclat subit divisa le Pays-de-Vaud en deux partis.

Le jour du départ arrivé, Catherine après avoir reçu les adieux les plus déchirants, prend avec son père le chemin d'Estavayer. Elle est accompagnée de ses hôtes. Ce même guerrier dont le nom a suffi peu de jours auparavant pour mettre en fuite les gens de Gérard, l'escorte jusqu'à la porte de son château ; et lui donnant la main pour entrer dans la grand-salle, il lui dit devant tous les serviteurs de son époux ; « Vous voilà chez vous, noble dame, et Grandson n'a plus que faire de vous. Mais toujours à honneur tiendra d'être votre

FEUILLETON DU CONTEUR VAUDOIS

10

Vie mémorable et mort funeste de Messire Othon de Grandson.

(Histoire romanesque d'après une ancienne chronique
du Pays-de-Vaud.)

CHAPITRE VII (suite).

BIEN MAL ACQUIS NE PROFITE PAS

L'INSTANT de l'explication est enfin arrivé, la vérité paroît au grand jour ; et comment rendre l'indignation que Gérard inspire ? Mais surtout, comment rendre la douleur des deux amans que sa trahison a séparés pour jamais ? Le désespoir, se joignant à la fatigue, pour atterrir Catherine, elle y succombe et s'évanouit. Passant alors des transports qui l'agitoient, à cet attendrissement qui va jusqu'aux larmes, Grandson conjure

1 Nous avons respecté l'ancienne orthographe.

et secouent les oreilles. Les chiens paraissent engourdis. Les coqs battent des ailes et chantent à des heures inaccoutumées. Les paons crient du haut des arbres. Les moineaux s'assemblent en troupes nombreuses à terre ou dans les haies et poussent tous ensemble des cris incessants. Les grenouilles croassent. Les rouges-gorges s'approchent des habitations. Les abeilles quittent avec défiance leurs ruches et ne s'en éloignent guère. Les fourmis transportent activement leurs œufs (coques). Les grosses espèces de limaçons font leur apparition.

Quand le temps va être beau, les tipules et les cousins volent, le soir, en colonnes nombreuses qui s'élèvent dans les airs. Les rainettes qu'on tient dans un bocal s'élèvent sur leurs petites échelles.

Signes indiquant un vent prochain : Les bêtes à cornes font des sauts et secouent brusquement la tête. Les moutons deviennent folâtres et buttent leur front. Les porcs transportent de la paille dans la bouche, crient et secouent la tête. Les chats grattent les arbres et les pieux. Les oies essaient de voler en étendant leurs ailes. Les pigeons claquent fortement des ailes en volant. Les hirondelles se tiennent d'un seul côté des arbres afin de se nourrir des insectes qui s'abritent du côté opposé au vent. Les pies se réunissent en petites volées et jasant entre elles.

Avant un orage, la licorne chante fort et longtemps. Les hirondelles de mer quittent la côte pour pénétrer à l'intérieur des terres. Les marsouins se réunissent en troupes et pénètrent dans les rivières ou s'approchent des côtes. Les martinets s'éloignent des villes en voltigeant au-dessus des campagnes en criant fortement.

On pliési.

L'AUTRO dzo, on païsan qu'étai zu à Cossené po einterra on vilh'onclio, traôve à la gara ein saillesseint dâo trein, on cousin que l'atteindâi. Sont allâ partadzi on demi, lo bon sens.

Tot ein bêvesseint, l'ont devezâ dâo moo, qu'étai on bin dzeinti coo, et trovavot ti dou que l'étai bin dè regrettà.

Lo gaillâ, qu'étai venu pè lo trein, avâi sè z'hailions dè grisette et son tsapé dè paille. « Quand ve l'autro tot ein nâi et avoué on grand tsapé, on « bugne », coumeint on deperquie, lâi fâ : — Por mè su venu sein fèrè tant d'historès, kâ su mau à me n'èse avoué mon « bugne » et mè z'hailions dè noce.

serviteur et chevalier; tout ainsi que c'il de Monsieur de Belp; et ce, en toute rencontre, fors une; à savoir, en ce qui concerne Messire Gérard; attendu que caulète et loyauté ne sauroient aller ensemble. Toutes fois, n'ayant rien à refuser à ceux que j'honore, remets par icelle, tout pouvoir à Monsieur de Belp, en telle sorte qu'il soit le maître d'ouvrir ou fermer les portes de mon châtèl d'Aubonne, à qui bon lui semblera. »

En achevant ce discours, Grandson s'incline devant la dame d'Estavayer; et présente au baron de Belp un ordre, par lequel il enjoint à Mielwil de remettre son prisonnier entre les mains de ce seigneur. Après cet acte de condescendance, il salue la compagnie, et sans oser prononcer le mot d'adieu, ni chercher les yeux de personne, il s'enfuit, ne pouvant plus maîtriser son émotion.

Dès le lendemain, le baron va tirer son gendre de la tour d'Aubonne. Le sombre Gérard écoute en silence les reproches qu'il est obligé d'entendre; il rentre chez lui dévoré de soupçons jaloux. De ce moment, sa passion prend le caractère de la haine; et ce n'est plus que par les fureurs de la jalousie qu'il tient désormais à l'amour. Catherine a été au pouvoir de son amant pendant quelques heures: c'en est assez pour qu'il achève de perdre ce qui peut lui rester de raison. La dame d'Estavayer, qui envisage cette triste frénésie comme le premier châtimement du susceptible Gérard, ne descend point

— Portant, fâ l'autro, quand on va à ne n'einterrâ ein reing dè preint l'est pe convenablo d'ître ein nâi et dè mettre on grand tsapé.

— Acque! vo z'autrès dzeins dè pè la vela, vo z'itès drôlo; et mè ye dio que se fant tant dè manâirès et dè compliments, n'a pemin de pliési d'allâ à ne n'einterrâ!

Défense. — On lit cet écriteau à l'entrée d'un chemin couduisant au bord du lac :

« Il est défendu de faire aucun dépôt sur ce chemin, sous peine d'amende et de se baigner sur la grève du lac. »

L'étiquette du travail. — On lit sur la porte d'un homme de travail :

« Ceux qui viennent me voir me font honneur; ceux qui ne viennent pas me font plaisir. »

Annonce. — Dans un de nos journaux, on lit l'avis suivant :

« On demande un homme sobre, comme scieur, à dix centimes le sac. S'adresser, etc. »

L'heure de Minet.

Les Chinois sont plus habiles que nous à tirer parti des ressources que la nature met à notre portée.

Tous les voyageurs en Chine ont observé dans les provinces de l'intérieur, où les horloges et les montres sont choses inconnues, que lorsqu'on demande l'heure à un habitant, celui-ci tâche de capturer le chat domestique, puis, après lui avoir soulevé les paupières et fixé un instant les prunelles, il dit l'heure avec une exactitude étonnante.

Voici, du reste, l'explication physiologique de ce fait : La prunelle de chat va en se contractant jusqu'à midi précis, heure à laquelle elle se réduit en une raie, mince comme un cheveu que l'on aurait tendu perpendiculairement sur le globe de l'œil. Cette heure passée, elle recommence à se dilater à mesure que le soleil se rapproche de l'horizon.

Le procédé est plus économique que pratique. Puis, il n'est point sans danger, Minet n'a pas une patience à toute épreuve; un coup de griffe est vite donné.

Les habitants de Céleste-Empire n'ont pas le monopole de ce genre de cadran solaire; les nègres de la Jamaïque sont très habiles aussi à supputer l'heure de la journée par l'examen de l'œil de Minet. Il y a une vingtaine d'années

à des justifications inutiles; elle l'abandonne aux lâches soupçons dont son imagination est troublée.

Désespéré d'avoir le malheur de sa fille à se reprocher, le baron ne peut se résoudre à en être plus long-tems le témoin : si au bout de deux ans, elle n'est point encore accoutumée à son sort, il prononce que cette époque sera celle de la séparation des époux; et qu'il la ramènera chez lui. Mais avant de quitter le Pays-de-Vaud, il croit devoir une visite à Grandson. En arrivant, il trouve la dame de Monfaucou au chevet du lit de son neveu; et Grandson presque agonisant, en délire. Le malheureux prenant le baron pour Gérard, dégage brusquement sa main de la sienne, en s'écriant : « Traitre... tu voudrais m'enlever aussi cet anneau ? » et le rapprochant de son cœur, il proteste qu'on ne l'aura qu'avec sa vie.

Touché de retrouver un sentiment aussi tendre dans le désordre des idées du chevalier, le baron soupire en se rappelant que cet anneau étoit un don de sa fille; le détail des soins dont le malheureux s'occupoit dans les intervalles de son délire, l'intéressa davantage encore. Après s'être préparé à la mort et avoir pourvu à sa sépulture par des dons considérables faits au chapitre de Lausanne¹, il avoit établi pour chatelain de Grandson, Jordan de Montenach, gentilhomme de la même maison

¹ Grandson donna plusieurs dixmes de son vivant, entr'autres celle de Chavornai, au chapitre de Lausanne, à condition d'être enseveli dans le chœur de la cathédrale.

seulement, alors qu'aucune instruction n'était encore répandue parmi ces noirs, ceux qui ne savaient pas lire les heures sur un cadran d'horloge avaient recours à ce moyen primitif pour se rendre compte de l'heure du jour. Un nègre peut dire ainsi l'heure qu'il est à cinq minutes près.

Devinette.

Les trois maris jaloux.

Le problème des « trois maris jaloux » a stimulé davantage la curiosité de nos lectrices et lecteurs, que celui des 5 boeufs. Cela se conçoit. Plusieurs solutions justes, bien que différentes, nous sont parvenues. Nous nous en réjouissons pour les maris que rongé le mal affreux de la jalousie. Il ne nous est pas possible de publier toutes les combinaisons qui nous ont été adressées et qui, probablement, ne sont pas les seules.

Il s'agissait, on le sait, de trois couples, maris et femmes, qui n'avaient, pour traverser une rivière, qu'un seul bateau pouvant contenir deux personnes. Aucun des trois hommes n'acceptait que sa femme se trouvât, de l'autre côté de la rivière, seule avec l'un des deux autres maris. Comment faire ? Voici une des combinaisons, prise au hasard.

« Supposons les trois couples A. A. — B. B. — C. C. Mme A traverse Mme B qu'elle laisse seule sur l'autre rive, puis vient chercher son mari A qu'elle transporte de l'autre côté; le couple A arrivé, Mme B s'embarque à son tour chercher son mari B qu'elle traverse également; elle le dépose, puis va chercher Mme C qu'elle traverse; alors Mme B saute du bateau pour rester avec son mari et le couple A, tandis que Mme C va à son tour chercher son mari; le couple C fait la traversée ensemble. Ainsi tout le monde a passé sans réveiller la détestable jalousie des maris.

La prime est échue à M. le Dr Mack, la Tourelle, Aigle.

Ceux qui souffrent d'insomnie

doivent en premier lieu éviter toutes les boissons excitantes, donc aussi le café qui active les fonctions du cœur et qui excite le système nerveux et celui des vaisseaux sanguins. La science a depuis longtemps confirmé ces faits. Celui qui doit renoncer au café à cause de l'insomnie, n'est cependant pas obligé de se priver d'une jouissance à laquelle il tient, car le café de malt de Kathreiner lui procure un succédané avantageux à tous égards. Tout d'abord il ne nous prive pas du sommeil. Son arôme agréable, semblable à celui du café, son goût doucement aromatique et son action bienfaisante le mettent au premier rang des aliments recommandables.

Rédaction : Julien MONNET et Victor FAVRAT

Lausanne. — Imprimerie Guilloud-Howard.
AMI FATIO, successeur.

CHAPITRE VIII

UNE ENTREVUE, UNE ROMANCE ET UN RUBAN

De retour auprès de sa fille, le baron n'osa l'insultre qu'à demi de l'état où il avoit laissé son voisin : mais Grandson, destiné à savourer l'infortune, ne devoit pas mourir de douleur; il guérit, grâce à la nature, qui sauve trop souvent les malheureux. Tout le rappeloit en Bourgogne; un charme fatal l'arrêtoit au bord du lac de Neufchâtel: il passoit des journées entières à le parcourir dans un bateau de pêcheur.

¹ Ce gentilhomme étoit Jordan de Montenach, qui épousa depuis, la fille naturelle d'Othon. Il est fait mention de ce chatelain de Grandson et de son épouse, dans la charte d'Amédée VIII, en faveur de la ville de Grandson. Les anciens baron de Belp, étoient Montenach.

(A suivre.)